

## Poèmes

Michel Beaulieu

Volume 4, numéro 4, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036347ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036347ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beaulieu, M. (1968). Poèmes. *Études françaises*, 4(4), 393–402.  
<https://doi.org/10.7202/036347ar>

MICHEL BEAULIEU

**0:00**  
**[un cycle de 24 poèmes]**

*à la mémoire de mark poulin*

*à la mémoire aussi  
de claudette doucet  
assassinée pour rien  
le 31 janvier 1968  
et à jean-yves collette  
qui l'aimait*

*« oh ! quand sera-ce et comment ? »*  
(SRECKO KOSOVEL)

*le repos ne me gagne pas plus que l'oubli dans l'os*

parfois l'on se promène le cœur dans les pieds  
quand rien ne vibre plus sous les mailles des côtes  
le temps couvre la rue de ses cendres  
elles s'épandent sur le pain sans levain  
de ces jours décousus dans leurs nids

quand roule une heure sur la précédente  
les masques se gravent toujours un peu plus  
les visages s'enfoncent dans leurs angles  
on les sent pointus sous les doigts  
même s'ils s'allongent parmi les ombres  
on les sent pointus sous les doigts

n'abaisse pas trop tôt le signal du départ  
il reste tant à goûter sur la table des nuits  
tant de nœuds à nouer de liens à défaire  
n'abaisse pas trop tôt le signal du départ

elles coulent elles dérivent entre les doigts  
s'ils se tendent pour la saisie les heures  
on s'enfonce avec elles sur les épaules  
n'y résistent pas les trottoirs et l'acier  
tant de pas posés sans raisons contre raison  
parmi les fils électriques et les réverbères

je sais que s'ensablent les montres  
malgré le temps l'heure à retenir  
qu'on ne peut pas se souvenir  
avec la précision des ongles  
tout s'enfloue dans nos yeux  
les miroirs déforment les images  
chacun vit au milieu de ses cernes  
chacun les souligne petit à petit

il passe dans leurs yeux si peu de cris  
qu'on les presse entre les vitrines les passants  
ne se lisent ni leurs noms parmi les rides  
ni la marque du rasoir sur la joue  
ils ne viendront pas à vous la main tendue  
mais le poing bien en avant de leur sang

la pierre pèse au creux de la main  
de son poids de dure poussière  
pour la rage accomplie la relâche des étreintes  
autour du cœur quand le sang ses circuits  
lâche du lest vers les abîmes  
avec des airs de frémir sur la dent  
creuse de tant de minutes à rebours  
dans le décompte des miroirs

après la force et le tiraillement de ses câbles  
après la tension des poutres de pile en pile  
le poivre du jour jeté sur le dos du soleil  
le pays le pays frémit dans ses rotules  
après la pierre de loin lancée vers les vitrines  
ce rire qui s'efface à l'orée des ruelles  
un surplus d'ail entre les dents des égoûts  
le pays le pays frémit dans ses rotules

peu de cris des gestes sans raison  
s'inscrivent en filigrane dans la brique  
on les enfonce qui avec les yeux  
qui le cilice à la mesure des reins  
le feu rouge n'arrête pas la montée des pas  
quand la ville vibre sous ses passants

ne vous méprenez pas ne vous méprenez plus  
tout passe les glaces et les aiguillons  
que l'on dédore ou redore les blasons  
l'heure tue avec la précision des miniatures  
l'espace délave ses attaches poudroie s'épand

on perd la mesure quand s'effrite l'os  
les couleurs entre elles se neutralisent  
on voit gris l'asphalte noir  
on le sait la partie se joue en dedans  
sur le sable de nos arènes particulières  
je monte de nouveau vers la montagne  
elle crève le ventre pierreux de la ville  
un effort encore ou la cime se dérobe  
un effort encore pour la rupture des sangs

ne les regardez pas avec l'amertume des vents  
ils roulent dans un froissement d'ailes sur l'eau  
qui s'épand vers les remblais des trottoirs  
coule entre les lignes coule de leurs souliers  
feu rouge ou main gantée de blanc  
la loi de l'immobile un instant suffit à tant  
dans la cambrure frémissante des tôles  
où tout s'enflue tout s'engolfe un peu plus

tu t'enlises entre la mémoire et les pierres  
parmi les ombres tu erres où nul ne te connaît  
nul ne lira plus les signes de ton visage  
ni ne t'assouvira dans tes orages  
toi qui t'enlises entre le sable et le temps

courir ne bande plus tes nerfs  
ni les muscles qu'ils influent  
tu as l'espace de tes ombres  
le geste déplié dans sa pénombre  
de la nuit tu nais délibéré  
tu attends la valise à tes pieds  
un train trop en avance sur son horaire  
sur les quais couverts de la gare  
tu attends la valise à tes pieds

rien n'émane du cadre où tu t'enlises  
avec un je ne sais quoi d'étonné dans les doigts  
tu te dévides sur le rouet démâté  
autour de toi les vêtements s'éparpillent  
nu au terme du jour qui cogne dans tes tempes  
quand tu plies une heure sur la précédente

(l'invisible présent à l'intérieur des yeux  
où se renouvellent avec les couleurs les ombres  
qui ne les voit passer ne meurt qu'en lui-même  
dans le cercle rituel où ses mains l'emprisonnent)

il passe dans les cernes du temps  
les araignées n'égratignent plus son visage  
ni le sable le cordeau des nuits  
la tête attise ses fourneaux  
la musique des murs vibre vers les tempes  
il passe dans les cernes du temps  
avec les lambeaux de ses barreaux  
il passe avec des aiguillons sous la peau

les heures s'assemblent  
s'ensablent les jours  
s'ensable le sang  
pour la dérive des neiges  
et s'ensable le cœur  
pour l'arrêt des courants



tu t'engloutis parmi la rumeur  
elle couve sous les glaces  
tu tournes avec les aiguilles  
passe tu passes tout passe  
les mains se replient sur leur faim

qui se souviendrait tout à fait  
de ton visage contrefait  
si je regarde une photographie  
je sais qu'elle te ressemble à peine  
qui se souviendrait tout à fait  
dans le cercle des jours des semaines  
de ton visage tes mains tes yeux  
ils disparaissent avec les rumeurs  
avec les couloirs des labyrinthes  
quand les portes se ferment derrière toi

les feux rouges de la ville n'arrêtent rien  
ni l'esquisse de ton geste ni son aboutissement  
tu passes avec la vague des nuits dans les épaules  
avec plein le visage des éclats de violence  
vers ce coin de rue où nul ne t'attend plus

mais la suie couvre ton visage  
malgré les apparences je le sais  
je ne sais que trop le non-sens des détours  
ils vous embrochent le cœur  
ils vous écorchent la taille  
s'il pleut la pluie ne satisfait guère  
votre appétit de rien vos illusions  
malgré la prudente allusion des mains  
vos corps ne vibrent plus dans leurs cendres

la couronne de sel ceint les pieds  
ni la feuille ni l'oiseau n'entament  
l'hiver s'il gruge les trottoirs  
le feu qui s'étouffe dans ses braises

cou tranché dans les gorges de la ville

*1<sup>er</sup> février — 13 avril 1968*